UNE ECOLE NOUVELLE.

La photographie ci-dessus est celle d'un groupe d'élèves d'une école moderne fondée à New York et connue sous le nom de "Fresh Air School".

TEMPERATURE

Du 9 septembre 1903.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens, No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
9 h. du matin.....	82	28
Midi.....	86	30
3 P. M.....	86	30
5 P. M.....	86	30

L'AFFAIRE —DES— Balkans et les Etats-Unis.

Voici une fois de plus le feu de la discorde allumé dans la région des Balkans, qui partage avec l'Amérique Centrale le triste privilège de tenir les deux mondes constamment en émoi, l'un après l'autre, quelque fois les deux ensemble, comme déjà nous l'avons fait remarquer.

C'est naturellement entre les Chrétiens et les Musulmans qu'a lieu la lutte, et une fois entamée, Dieu seul sait comment et quand elle se terminera.

La guerre n'est pas nettement déclarée entre les Turcs et les Macédoniens; mais la situation n'en vaut guère mieux; elle n'en est même que plus triste, plus dangereuse.

Nous assistons à une série d'effroyables soulèvements, d'outrages, d'incendies, de massacres, qui font tout à l'humanité.

Tout cela est la faute des Etats de la vieille Europe qui se jalousant et s'entravant mutuellement, ne savent, ni osent prendre un parti; qui par leur détestable système d'atermoiement, embrouillent et enveniment toutes les questions, sans en régler convenablement une seule.

Après le misérable attentat dont le consul américain de Beyrouth avait failli être la victime et dont on n'avait pu expliquer les causes ni saisir les auteurs ou les complices, on avait espéré retrouver un moment de tranquillité. Il n'en était rien.

Au moment où l'on y pensait le moins, les massacres et les incendies ont repris avec plus de rage qu'auparavant. On avait pu prétendre un instant que ce crime odieux n'était qu'un acte isolé; on avait même hasardé à ce propos le terme d'accident. Les nouveaux désordres ont prouvé que tout était l'œuvre d'un système bien arrêté et l'on s'attendait à une reprise des anciennes atrocités.

Heureusement il s'est trouvé dans ces parages hospitaliers deux ou trois navires étrangers et dont un trois croiseurs des Etats-Unis qui y avaient été attirés par l'attentat de Beyrouth. Ce sont ces navires qui, par leur présence fortuite ont tenu en respect les bandits qui ravagent le pays. De telle sorte que ce sont les Américains qui ont fait une besogne qui incombait aux Européens. Que voulez-vous ! on a confiance dans les Américains qui savent leur métier et ont le courage de l'exercer, tandis que les Européens passent leur temps, usant leurs forces à se paralyser les uns les autres.

Ce qui donne une idée du désordre—disons le mot vrai—de l'anarchie qui règne dans les malheureuses provinces turques, même dans les régions officielles, c'est que dans l'affaire de Beyrouth, l'attaque d'un navire s'est opérée au moment même où l'amiral Cotton rendait visite à ce navire.

Il n'en fallait pas davantage pour provoquer une lutte avec les Américains. C'est la prudence de ces derniers qui a réussi à prévenir le choc.

Au milieu du déluge de nouvelles, officielles ou non, qui nous arrivent à chaque instant, se croisant et très souvent se contredisant, il est difficile de discerner le vrai du faux et de savoir qui a raison.

Il y a même des journaux, des journaux allemands, entr'autres, qui blâment les Américains d'être intervenus dans l'affaire de Beyrouth d'une façon inopinée; mais ils y étaient forcés par l'attentat dont venait d'être l'objet leur consul.

L'amiral Cotton n'a fait que strictement son devoir en se rendant en toute hâte à Beyrouth, dans les eaux Turques.

Jusqu'ici les Américains s'étaient sagement tenus à l'écart de ces misères internationales; mais la dignité, l'honneur, le devoir les forçaient à l'initiative qu'ils ont prise.

On ne peut que les louer de leur conduite en cette circonstance. On sait désormais, de l'autre côté de l'Atlantique, qu'il y a, ici une puissance qui a de graves intérêts à défendre et sait les faire valoir, au besoin.

TABLEAU —DE— Nos Bons de Levées

Dans un Etat comme le nôtre, sitonné du haut en bas, de droite, à gauche, par de nombreux cours d'eau, dont quelques-uns sont de la plus haute importance, la question des levées joue nécessairement un rôle de premier ordre.

Aussi avons nous de nombreux Bureaux de levées qui ont pour mission de les entretenir en bon état et de les améliorer.

Il y en a de douze à treize différents en Louisiane dont nous pouvons être fiers, car ils n'épargnent rien pour assurer à notre sol la fécondité et à nos campagnes la sécurité contre les envahissements des eaux.

Tout cet entretien coûte cher et les dépenses ne peuvent être couvertes que par nos autorités d'Etat et nos législateurs siégeant à Baton-Rouge.

Nous devons à l'extrême obligeance de l'honorable M. Le Doux E. Smith, trésorier d'Etat de la Louisiane, la communication d'un tableau complet et fort intéressant des divers bons de levées autorisés à différentes époques, émis et retirés par nos Bureau de levées. C'est un travail très consciencieux qui fait honneur à notre trésorier d'Etat.

SOUVENIR DE CRIMEE

Le général Fay, l'ancien commandant du IIe corps d'armée, qui vient de mourir, avait fait toute la guerre de Crimée, depuis l'Alma jusqu'à Malakoff, aux côtés d'un intrépide soldat, le futur maréchal Bosquet, dont il était l'aide de camp. Il a rapporté de cette campagne si longue, si dure et si glorieuse, une ample collection d'anecdotes réunes. Celle-ci, entre cent, mérite d'être citée :

Le lendemain d'Inkermann, l'une des batailles les plus acharnées et, proportionnellement, les plus sanglantes du siècle dernier, le corps médinal ne pouvait suffire à la lourde tâche qui lui incombait, et les blessés étaient contraints d'attendre de longues heures à la porte des ambulances que leur tour fût venu d'être examinés par le chirurgien.

Et pourtant, malgré cette cruelle attente, malgré le froid—le terrible froid de Crimée—qui commençait à se faire sentir, les petits troupiers supportaient leurs misères avec une philosophie souriante, qui faisait l'admiration étonnée des blessés russes et anglais. Et l'on retrouvait chez ces braves gens, venus de si loin pour se faire tuer obscurément autour du drapeau, on retrouvait la bonne humeur, la gaieté qui ont toujours sauvé de la nostalgie les armées de France.

—Ah çà, major, il faut donc faire queue, ici, comme à la Porte-Saint-Martin ! disait au docteur un jeune zouave qui attendait tranquillement, la pipe à la bouche, que vînt son tour.

Or, il s'agissait tout simplement de lui couper la jambe.

On rit et on pleure à la fois en entendant ces simples et héroïques paroles d'un enfant de Paris.

LES MANIES.

A propos du congrès de neurologie, qui vient de se tenir à Bruxelles, on a pu dire—et avec quelque raison—que des médecins aliénistes et neurologues avaient aussi leur manie, celle-ci consiste à cataloguer et à étiqueter sous la plus pédantesque des terminologies les tics les plus vulgaires.

Croirez vous, par exemple, qu'ils ont baptisé du nom de "mistakotrepsomanie" le léger tic qui, chez les adolescents, consiste à caresser souvent de la main leur jeune moustache naissante; de "strepsorabdomanie", l'habitude, à coup sûr fâcheuse, qu'ont surtout les maîtres d'armes et les anciens tambours majors de faire le moulinet avec leur canne ou leur parapluie; d'"otodactylomanie", le mouvement qui, chez certaines personnes, consiste à se mettre le petit doigt dans l'oreille en l'agitant nerveusement.

D'autres préfèrent se mettre un doigt dans la bouche : ce sont les "stomadactylomanes"; si, par surcroit, ils rongent leurs ongles, ils deviennent "onyxophagomanes".

C'est être atteint, paraît-il, d'"harmoniomanie" que de battre du tambour sur les vitres et d'emboîter le pas au régiment qui passe; de "spingomanie", que d'apporter trop de brusquerie ou de fébrilité dans ses mouvements; de "trépodomanie", que de remuer la jambe nerveusement.

Réservons enfin une mention d'honneur au "krutopodomane", qui a contracté l'habitude de croiser les jambes et de tirer ses chaussettes en parlant.

Beaucoup d'autres manies ont été catalogées dans le répertoire des neurologues; mais, quoi qu'ils fassent, leur classification restera toujours incomplète, et ils auront fort à faire avant d'avoir enregistré tous les tics de la pauvre humanité.

LA FOUDRE PHOTOGRAPHE.

Les journaux du canton de Vaud nous apprennent que, récemment, vingt-cinq personnes ont été foudroyées à la fois dans le stand de la Charbonnière, commune du Pont. Les victimes, comprenant dix tireurs et quinze personnes occupées à l'enregistrement des coups, se trouvaient le long des fils de fer électrisés. Toutes ont pu être rappelées à la vie.

On a trouvé sur le corps de la plupart des foudroyés, soit sur les bras, soit sur le dos, des figures dans lesquelles on a cru reconnaître l'image des sapins placés derrière la ligne de tir.

Des faits semblables sont assez fréquents dans les fulgurations. M. Poey, qui fut longtemps directeur de l'Observatoire de la Havane, a publié, en 1861, une brochure dans laquelle il a réuni 24 exemples de phénomènes analogues. Arago en a parlé dans sa notice sur la foudre, où il site des faits analogues antérieurs à la découverte de la photographie. On en trouve aussi des exemples qui paraissent authentiques dans l'ouvrage du docteur Sestier.

Mais il paraît avéré que ces prétendues images, qui affectent presque toujours la forme d'arborescences, sont produites simplement par les vaisseaux sanguins, dont la composition a été altérée par les fulgurations, et qui forment des dessins bleus ou rouges, suivant que le système veineux ou le système artériel est intéressé.

AMUSEMENTS.

THEATRE CRESCENT.

"Mr. Jolly of Jolieff" est incontestablement une des operettes les mieux amusantes, les mieux construites qu'il y ait au répertoire américain, et elle a le bonheur d'être interprétée par un artiste de beaucoup de valeur, trop peu connu parmi nous, M. Garvie.

De là le secret de l'énorme succès de la pièce qui sera jouée jusqu'à samedi soir.

WEST END.

L'orchestre militaire de M. A. Venzey et le vitagraphe de Reid sont arrivés triomphalement au milieu de la dernière semaine de leur engagement; ils l'achèveront, de même, au milieu des applaudissements des habitués du West End.

Dimanche soir, clôture définitive de la saison.

L'ESPRIT DES AUTRES

Entre Roses :

—Vous avez beau dire à M. Roosevelt qu'il devrait honorer les nègres, jamais il ne pourra les autoriser à porter l'épée.

Parce que ?

—Parce que c'est une arme blanche.

—Comment, toi, un épicier, tu te bats en duel! Et comment feras-tu, ce jour-là, avec ta boutique !

—Je mettrai : "Fermé pour cause de réparation.... par les armes !"

Conséquences d'une erreur.

Presse Associée

Chicago, 9 septembre—Mme Janie Seswart Boyesen, de Chicago, qui fut dernièrement accusée à tort d'avoir soustrait des marchandises dans un magasin de la Caroline du Nord, se meurt du choc nerveux qu'elle a éprouvé à ce moment. Mme Royesen, atteinte de tuberculose depuis quatre ans, s'était rendue à Asheville en janvier dernier pour essayer d'améliorer son état.

Elle se trouvait à White Springs la semaine dernière, quand un vol fut commis. Par suite d'un malentendu les soupçons planèrent sur elle et l'on fit des recherches dans ses appartements. C'est alors qu'elle éprouva le choc nerveux dont elle ne s'est pas remise.

Mme Boyesen habite Chicago depuis des années et elle jouit d'une grande considération dans les cercles et clubs du quartier nord. Elle a écrit de nombreux poèmes et chansons.

La Question d'un Canal —REMISE— SUR LE TAPIS.

Presse Associée

Berlin, 9 septembre—Le cabinet prussien a pris la décision de proposer encore au Landtag la construction d'un canal transversal qui reliera le Rhin, le Weser et l'Elbe et complétera ainsi le réseau de cours d'eau international proposé par l'empereur.

Le congressiste Burton, président du comité des ports et rivières à la chambre, a terminé son enquête sur les améliorations des rivières et des ports à l'est et au sud-est de l'Europe.

Il dit que ce projet de canal est le seul sérieusement considéré en Europe et qu'il peut être comparé comme défense aux améliorations que l'on se propose de faire au canal Erie.

Le coût du canal Rhin—Elbe était évalué à 4 500 000 marks on croit maintenant qu'il dépassera de beaucoup ce montant. M. Burton qui est accompagné par le major F. Mahan du corps du génie des Etats-Unis, en retraite, et son secrétaire, M. Floyd, a été très bien reçu dans les pays qu'il a visités.

La Russie lui a fourni des steamers du gouvernement pour son voyage et le professeur Timonof et d'autres ingénieurs sont allés avec M. Burton et ses compagnons sur le Volga, du Tyser au Tsaritzin, une distance de 1,660 milles.

M. Burton a passé onze jours sur le Volga, puis il a visité les ports de la mer Noire, le Danube et l'Elbe supérieur.

"En parlant de ses recherches qui ont commencé dans les premiers jours de juin, il a dit :

"Nous avons trouvé des travaux qui ont mis en lumière presque toutes les propositions pour les travaux des rivières et des ports aux Etats-Unis. On constate partout en Europe une disposition à accroître l'usage des cours d'eau intérieurs, soit rivières ou canaux. On se rend de plus en plus compte de la valeur de ce moyen de transport.

En France, en Allemagne et dans certaines parties de la Russie la quantité de fret portée par eau augmente beaucoup plus que celle transportée par chemin de fer.

Il semblerait que l'Europe dût fournir de meilleures occasions que l'Amérique pour l'étude des rapports convenables entre le transport par chemin de fer et par eau, parce qu'il arrive fréquemment qu'un état qui améliore ses rivières et construit des canaux possède aussi des chemins de fer. Mais pour différentes raisons, le champ n'est pas beaucoup meilleur.

M. Burton visitera l'Elbe inférieur, près de Hambourg, et les canaux au nord de la France avant de regagner son pays.

L'inauguration de la statue de Sherman.

Presse Associée

Washington, 9 septembre — Des arrangements sont faits par le comité local de l'armée du Potomac pour le meeting annuel des 15 et 16 octobre, au cours duquel aura lieu l'inauguration de la statue de Sherman.

Le général Nelson A. Miles est le président de ce comité qui comprend nombre d'autres officiers bien connus de l'armée.

Les exercices se rattachant à l'inauguration de la statue de Sherman seront sous la direction de la Société de l'Armée du Tennessee et auront lieu le 15 octobre, quand un discours sera prononcé par le président Roosevelt et un autre par l'ex-orateur de la Chambre des Représentant l'Hon. D. B. Henderson.

Des remarques seront faites aussi par des membres des armées du Potomac, du Cumberland et l'Ohio.

Le général Daniel E. Sickles parlera au nom de l'Armée du Potomac.

Dans la soirée du 16 octobre, il aura un banquet pour toutes les sociétés de l'armée. L'un des orateurs sera le général John R. Brooke, le président de la société de l'armée du Potomac.

Statue commémorative

Presse Associée

Adam, Mass., 9 septembre—L'inauguration de la statue commémorative de McKinley est fixée au samedi 3 octobre.

Les principaux statuts seront l'ex-secrétaire de la marine John D. Long, le gouverneur Hoyt et le lieutenant gouverneur Curtis Guild, Jr.

Cette statue une des premières érigées en mémoire du président McKinley, dans ce pays, est le résultat de souscriptions populaires.

ATHENEE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1903.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

"EDMOND ROSTAND ET SON THÉATRE."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1904 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été reconnu le meilleur, recevra une médaille d'or, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé avec une marge et seulement sur le recto et les pages. Il ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphie ou devise qui sera répétée sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, n'ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le trouve convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
Rév. ROUEN,
P. O. Box 795, Nouvelle-Orléans.

Feuilleton —DE— L'Abeille de la N. O.

No. 67 Commencé le 24 juin 1903

LES Deux Frangines

Par PIERRE DECOURCELLE

DEUXIEME PARTIE.

EN PRÉSENCE.

XVI

Suite.

Il ne trahirait pas celle qu'il aimait toujours ! Pas un mot sorti de sa bouche ne révélerait le secret qu'il portait en son cœur.

Mais, au lieu de se sentir réconforté par cette rencontre, une douleur de plus en plus profonde l'envahissait.

Il répéta comme s'il s'adressait encore à lui-même :

—La fille de cet homme ! Est-il possible que cela soit ?

Rivas opina à son tour :

—C'est vrai que le contraste est saisissant. Le front de cette jeune fille semble rayonner de pureté et d'innocence, tandis que les traits de cet homme....

—Oui, interrompit Henry, j'ai vu beaucoup d'infortunés,—et vous aussi monsieur Rivas.... Pourtant, ma profession me donne en ce point, sur vous une sorte d'avantage....Dans mes pérégrinations à travers le Paris qui souffre, j'ai connu bien des misérables et bien des criminels ....Je n'ai jamais rencontré une figure aussi repoussante que celle de cet individu !

—C'est surtout la faute du terrible accident qui a ravagé sa face.

—Non. Cela ne suffirait pas à motiver une aussi atroce laideur. Le vice encore plus que le malheur flétrit les physionomies.... Qu'est-il vraiment cet homme ? Où demeure-t-il ? Pourquoi est-il venu vous voir ?....

Henry s'arrêta brusquement. Il craignait d'être allé trop loin.

Il ajouta pour excuser cette suite d'interrogations :

—Pardonnez-moi mon indiscrétion et ne croyez pas à une curiosité malsaine de ma part. Il me semble que je me trouve en face d'une énigme cruelle, et l'observateur qu'il y a en tout médecin cherche à en trouver le mot.

—Vous ne sauriez être indiscret, mon ami, déclara le compagnon Georges Davenesle.

Brièvement, il renseigna Henry sur l'affaire qui avait motivé la venue de son visiteur.

—Ou je me trompe fort, ou cet individu est un escroc, déclara Fangerolles.

—C'est fort possible, murmura José Rivas en soupirant, mais, dans ce cas, cette pauvre enfant est bien à plaindre.

—Dites que sa situation est lamentable, atroce même !..... Comment pourrions-nous venir à son aide ?

Henry entr'ouvrit doucement la porte du fumoir, et jetant les yeux du côté de Laverdac :

—Plus je regarde cette figure, dit-il, plus j'y découvre la trace de tous les méfaits, de toutes les tares !....Vous ne devriez pas, mon cher monsieur Rivas, laisser comme vous l'avez fait tout à l'heure, seuls dans votre salon des bandits de cette espèce ! Celui-ci me paraît capable de tout ....Il aurait vite fait de s'emparer de quelqu'un des objets de valeur qui encombrent vos meubles....

—Prenez garde, mon enfant, dit affectueusement Rivas, les jugements précipités sont dangereux.....Peut-être allez vous maintenant vous montrer trop sévère à l'égard de cet homme !

—Vous ne trouvez donc pas qu'il a l'air d'un scélérat !

—J'avoue que sa physionomie m'a paru aussi ingrate que possible, mais un pareil indice, s'il est une présomption contre un homme, ne saurait l'accabler.

—Qui sait si celui-ci ne vous a pas déjà dérobé quelque chose !

—Vous m'étonnez, je vous assure, Henry....Vous si calme d'ordinaire, si indulgent, vous vous déchaînez contre un inconnu.

—N'en doutez pas, monsieur Rivas. Cet homme doit martyriser cette jeune fille....Si vous aviez vu cette pauvre enfant, si vous aviez entendu ses réticences, sa contrainte quand je l'ai interrogée, malgré tous les ménagements que j'y mettais, vous seriez convaincu comme moi. Je vous le répète, rien ne m'étonnerait de la part d'un pareil père !

—Soyez qu'il est aveugle.

—Un aveugle a les mains plus adroites que celles de personne ....Les objets à sa portée abondaient, je vous dis....Tenez ! ne serait-ce que cet écrin sur votre cheminée !

Devant le geste d'Henry, Rivas se retourna.

—Tiens ! fit-il surpris, je l'avais donc laissé là !.....Lorsqu'on vous a annoncé tout à l'heure, je suis allé à votre rencontre et nous sommes entrés tout de suite chez Denise....J'ai oublié là cette acquisition que je venais de faire pour elle.....C'est un présent en commémoration d'un anniversaire qui ne s'effacera jamais de ma mémoire....Il y a seize ans aujourd'hui que votre oncle, que Georges Davenesle quittait la France.

Comme s'il voulait échapper à l'émotion que ce souvenir faisait naître en lui, le Mexicain reprit :

—Tenez, regardez vous même ce bracelet. Vous me direz si j'ai eu bon goût et s'il a des chances de plaire à votre cousine.

Henry de Fangerolles prit l'écrin.

Tout à coup la main du jeune homme saisit le poignet du Mexicain.

Il montra l'écrin qu'il venait d'ouvrir.

—Vide ! fit-il à voix basse.

—Comment ! dit Rivas sur le même ton. C'est impossible ! ....Je regardais encore ce bracelet il n'y a qu'un instant.....

—On l'a volé !

—Je le crains.

—C'est cet homme, je vous dis, puisque personne n'est entré ici avant lui, depuis que vous-même en êtes sorti !

Les soupçons d'Henry recevaient une éclatante confirmation.

Aussi, sans vouloir réfléchir davantage, il ouvrit la porte du fumoir où il avait fait passer l'aveugle, et, le saisissant au collet, s'écria :

—Vous êtes un voleur !

En même temps il le ramenait dans le salon en face de José Rivas.

Cet acte fut si prompt que Laverdac, malgré son astuce, fut pris au dépourvu.

Lui qui croyait que Cécile avait replacé le bijou dans l'écrin et qui se lamentait, dans son for intérieur, d'avoir laissé échapper ce butin qu'il croyait déjà tenir !

Sous l'étreinte du jeune médecin, il balbutia quelques protestations inintelligibles.

—Nous allons vous faire arrêter continua Henry d'une voix retentissante.

—Moi ! s'écria l'aveugle.

Son sang-froid lui était revenu.

—C'est une infamie ! reprit il. M'accuser de vol !....Fouillez moi ! Vous verrez que je n'ai rien pris !

La porte par où Cécile était sortie se rouvrit.

La jeune fille reparut.

En entendant l'accusation portée contre son misérable père, tout son sang lui afflua au cœur.

Dans un mouvement irréfléchi, elle tomba aux genoux de José Rivas.

—Grâce, monsieur ! supplia-t-elle, grâce pour mon père ! Grâce pour moi !....

Elle semblait anéantie par la douleur et par la honte.

Non seulement, elle était obligée de reconnaître qu'elle était la fille de ce misérable, mais il lui fallait faire cet aveu en présence d'Henry, de l'homme à qui elle avait donné toute son âme !

Devant la sincérité de ce désespoir, José Rivas sentit sa poitrine se serrer.

—Laissez-moi à mon tour parler à cette jeune fille, dit-il à Henry, et emmenez encore ce homme.

Henry de Fangerolles se tourna vers l'aveugle :

—Venez ! dit-il d'un ton impératif.

Laverdac eut une seconde l'idée de se récrier, mais songeant que le bracelet était encore entre les mains de Cécile et qu'il risquait gros à jouer un jeu aussi imprudent.

—J'accède à votre demande monsieur, dit-il. Mais je vous répète que je peux aller la tête haute....Je défie qu'on prouve rien contre moi !

Les deux hommes sortirent.

José Rivas resta seul avec la fille de Davenesle.

Cécile était toujours à genoux le visage baigné de larmes.

Lentement, elle tira de sa poche le bracelet et, la tête baissée le bras replié sur ses yeux pour cacher sa honte, silencieusement elle le tendit à Rivas.

—Malheureuse ! fit-il. C'est donc vous qui l'avez dérobé ?...

L'hérédité a ses limites.

La fille de Georges Davenesle